

# À la découverte

## Rencontre

Hier, j'ai rencontré quelqu'un d'un peu bizarre. D'abord, je n'ai pas tout de suite compris ce qu'il disait. Peut-être que je n'étais pas bien réveillé, ou un peu trop distrait. J'ai cru entendre quelque chose comme : « Dzwiagztrochv kinghuaxyelz trrpllikdawq iiiiiiiuhhh. »

- 5 Et puis : « Sprechen Sie Deutsch ? » Et ensuite : « Do you speak English ? » Et enfin : « Parlez-vous français ? » Je ne sais pas pourquoi il m'a demandé ça. Évidemment que je parle français. C'est même la seule langue que je parle. Ce qui m'a un peu étonné aussi, c'est la façon dont il était habillé. Avec une espèce de combinaison vert et rouge, toute drôle : on aurait dit une peau avec des écailles.

- 10 En y réfléchissant bien, je crois que sa tête aussi m'a un peu surpris. Une tête toute ronde qui tournait sans arrêt comme un gyrophare sur une ambulance.

- Mais il était très gentil. Il m'a salué poliment et il m'a tendu la main.
- 15 Une main pleine de doigts. Au moins cent. Ça fait un peu bizarre quand on la serre.

- Il m'a posé toutes sortes de questions. Parfois, je ne savais pas quoi répondre. Par exemple, quand il m'a demandé si les instituteurs sont meilleurs à la broche ou en pot-au-feu. J'ai bien été obligé de lui dire
- 20 que je n'en ai jamais mangé.

Ce qui était surtout rigolo, c'est qu'il sautait sans arrêt sur ses trois jambes. Ça faisait cric cric cric. Et de temps en temps il se grattait le dos avec sa langue. Je voudrais bien savoir comment il fait.

- Après, je lui ai dit que je devais rentrer à la maison parce que maman
- 25 m'attendait pour souper. Il ne voulait pas me laisser partir. Je crois qu'il avait encore envie de jouer. Alors je lui ai promis de revenir le lendemain.

- Et ce matin, je suis parti à l'école plus tôt que d'habitude. Il m'attendait au coin de la rue et il m'a tout de suite emmené vers une grande machine qui était cachée dans les arbres du parc. Ça m'a beaucoup
- 30 plu parce qu'il y a des phares de toutes les couleurs. Il m'a fait grimper à l'intérieur et il a fermé la porte. À l'intérieur de la machine, c'est assez beau. Sauf qu'il y a des boutons et des appareils un peu partout.

- Il a encore dit quelque chose que je n'ai pas compris et la machine s'est mise à bouger. J'aime bien. On voit les nuages à travers les hublots.
- 35 Mais je voudrais quand même savoir où il m'emmène. J'espère que ce n'est pas trop loin. Parce que je ne voudrais pas arriver en retard à l'école.

Bernard Friot, *Histoires pressées*, coll. Milan Poche © Milan, 2007.



# d'autres textes



© Nathan

## Le mythe de Phaéton

Apollon et Diane étaient les deux enfants jumeaux nés d'une brève liaison de Jupiter avec une déesse de second ordre, Latone. Au moment d'accoucher, celle-ci, craignant la colère de Junon, était allée se cacher dans la minuscule île de Délos, où Apollon et Diane virent le jour. Ils grandirent ensemble, unis par une tendre affection qui ne devait jamais se démentir, et par leur goût commun pour le tir à l'arc, où ils excellaient tous les deux. Ils étaient pourtant fort différents l'un de l'autre. [...]

Apollon, comme son père Jupiter, était un grand séducteur.

Peu de femmes résistaient à sa légendaire beauté. Autant Apollon était « coureur », autant sa sœur Diane était chaste. Amoureuse, sans vouloir se l'avouer, de son propre frère, elle ne s'intéressait guère aux autres dieux ni aux hommes. En compagnie de quelques nymphes qui partageaient ses goûts, elle consacrait toutes ses journées et toute son énergie à la chasse, qu'elle aimait plus que tout. Alors qu'Apollon était le dieu ardent du Soleil, elle était la déesse froide de la Lune. C'est elle qui, pendant la nuit, éclairait les forêts et les champs de ses rayons sans chaleur. [...]

Apollon, aux traits purs et à la chevelure dorée, était le plus beau des dieux grecs. Il était le patron de la poésie, de la musique et des arts, ainsi que de la médecine [...].

Tous les matins, ponctuellement, il attelait le char du soleil à quatre chevaux divins et fougueux et lui faisait parcourir dans le ciel sa trajectoire quotidienne. Tous les matins, dis-je, sauf une fois où il commit une coupable imprudence...

25 Apollon avait plusieurs fils. L'un d'entre eux, nommé Phaéton, était ce que l'on appelle « un fils à papa ». Très fier de ses origines, il ne cessait de s'en vanter auprès de ses camarades et de faire étalage des trop nombreux cadeaux que lui faisait constamment son père. Surtout, il parlait du char du soleil avec autant de fatuité que le fils d'un

30 millionnaire pourrait parler de la Rolls Royce de son papa.

– Tu serais bien incapable de le conduire, lui dirent un jour ses amis.

Piqué au vif, Phaéton alla trouver son père, le cajola, lui servit une coupe de nectar bien frais et lui dit enfin :

– Papa, je voudrais te demander une petite faveur.

35 – Par le fleuve sacré du Styx, répondit Apollon, je te l'accorde d'avance.

Les serments prononcés au nom du Styx étaient, pour les dieux grecs, absolument sacrés. Celui qui les violait s'exposait à être banni de l'Olympe et condamné à une peine de trois à six mois d'interdiction de séjour assortie de privation de nectar et d'ambrosie, peine pouvant

40 être aggravée en cas de récidive. Phaéton le savait bien, et c'est donc en toute tranquillité qu'il formula alors sa demande :

– Prête-moi le char du soleil et laisse-moi le conduire pendant une journée.



45 Apollon tenta de dissuader son fils, en lui faisant valoir que les fougueux chevaux n'obéissaient qu'à lui-même, qu'il serait donc très difficile à Phaéton de respecter scrupuleusement la trajectoire et l'horaire que devait suivre le soleil, et qu'il y avait même des risques d'accidents graves, pour lesquels il n'était pas assuré. Rien n'y fit, Apollon dut s'exécuter.

50 Le lendemain, à l'aube, Phaéton prit les rênes et s'élança. Dès qu'ils sentirent que ce n'était pas leur maître habituel qui les conduisait, les chevaux s'emballèrent et, en quelques minutes, entraînèrent le char au zénith, c'est-à-dire à l'endroit où il n'aurait dû arriver qu'à midi. Sur terre, c'était la stupeur et le désordre. Alors que les ménagères s'apprétaient à

55 préparer le petit déjeuner, leurs maris réclamèrent déjà le repas de midi.

Les écoliers, qui venaient à peine d'entrer en classe, exigèrent d'en sortir. Quant aux agriculteurs, ils s'étonnèrent de n'avoir même pas pu tracer un sillon pendant toute la matinée. À ce moment, reprenant un peu le contrôle des chevaux, Phaéton les força à rebrousser chemin et l'on vit,

60 pour la première et dernière fois de l'histoire, le soleil se déplacer d'ouest en est. Les dieux, affolés, pressèrent Jupiter d'intervenir pour faire cesser ce scandale. Mais le maître de l'Olympe, jugeant que les questions solaires n'entraient pas dans ses attributions, hésita encore à punir son petit-fils. Phaéton, cependant, décida de frapper un grand coup : pour

65 que ses camarades puissent le voir de plus près aux commandes de son bolide, il força les chevaux à se rapprocher de la terre et entreprit un vol en rase-mottes. Sur son passage, le soleil brûla les récoltes et les maisons, fit fondre les glaces des banquises, dessécha les rivières et noircit, pour toujours, la peau des habitants de l'Afrique.

70 Cette fois, c'en était trop, Jupiter foudroya l'imprudent Phaéton, cependant qu'Apollon reprit précipitamment les commandes du char en folie.

Denis Lindon, *Les Dieux s'amuse*nt © Castor Poche-Flammarion.

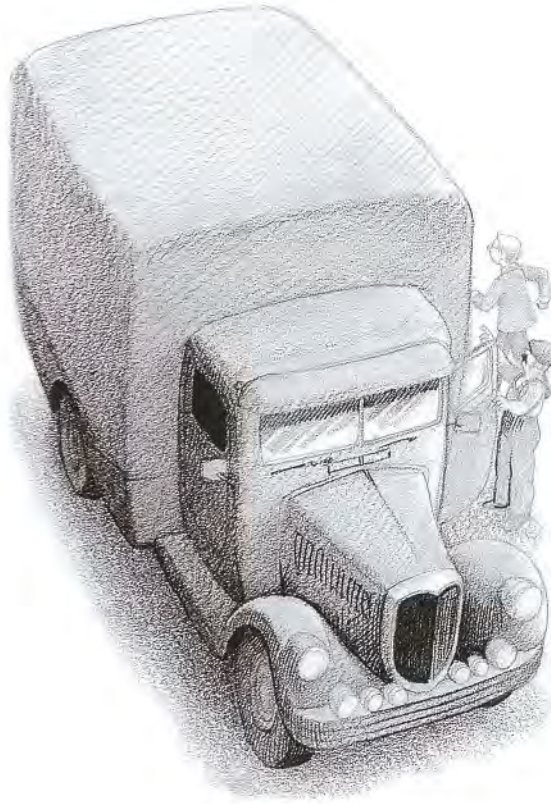
La chute du char du Soleil  
mené par Phaéton,  
détail d'une tapisserie,  
vers 1540.



### Un « phaéton »

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on a appelé « phaéton » une petite voiture à cheval, à quatre places découvertes, très haute sur roues. Le mot a servi à désigner plus tard les premiers modèles de voiture automobile découverte à deux ou à quatre places. Phaéton est aussi le nom savant que l'on a donné à un bel oiseau exotique à longue queue terminée par deux petites plumes fines... On appelle cet oiseau, en langage courant, le « paille-en-queue ».





## Les déménageurs

*C'est l'histoire d'un écrivain qui « déménage » de la tête. Heureusement, il a des amis déménageurs.*

[...] Mes amis les déménageurs se sont retroussé les manches et ils ont dit en chœur : « Maintenant, au boulot ! »

Ils ont pris le gros camion, et ils sont entrés avec lui dans ma tête. Une fois là, ils se sont mis à tirer, à pousser, à déplacer, à bousculer, à basculer, à rouler, à transbahuter... Ça me faisait dans les oreilles  
5 un vacarme effroyable ! Pendant ce temps, je gardais la bouche ouverte, pour leur donner de l'air, et les yeux bien écarquillés, afin qu'ils puissent voir où ils mettaient les pieds !

Enfin, le camion est sorti, au ralenti, et les déménageurs aussi. Alors,  
10 ils se sont mis à décharger tout ce qu'ils avaient chargé. Il y en avait, il y en avait ! Je ne savais pas que ma tête pouvait contenir tant de choses ! Le trottoir en était couvert, depuis le coin de la rue Ternaux jusqu'à la bouche de métro !

– Qu'est-ce qu'il faut faire de tout ça, maintenant ? m'ont demandé  
15 les déménageurs. Si on laisse là tout le saint-frusquin, les éboueurs l'emporteront demain matin.

– Vous avez raison ! je leur ai dit.

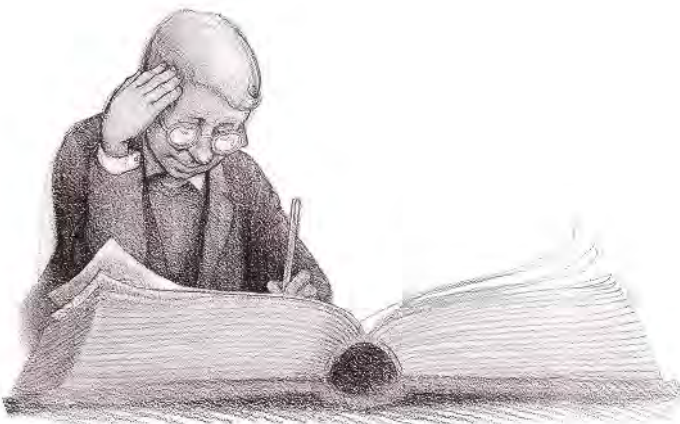
J'ai commencé par faire un tri, car il y avait des trucs pourris. J'ai mis à part ce que je voulais garder, et puis j'ai demandé :

20 – Vous n’êtes pas fatigués ?  
 – Nous, fatigués ? Jamais !  
 – Vous pouvez me remettre ça dans la tête ? [...]  
 Ils ont donc rechargé le camion avec tout ce qui était bon, puis ils sont rentrés dans ma tête et ils ont déchargé, reposé, halé, glissé, replacé,  
 25 ajusté... À la fin, ils étaient claqués, et moi, de mon côté, j’avais une bonne envie d’aller me coucher !  
 Lorsqu’enfin ils sont ressortis, je leur ai demandé :  
 – Vous avez tout rangé ?  
 Ils m’ont répondu : Non, nous n’avons pas pu. Il y a tout ça en  
 30 surplus !  
 – Quoi, tout ça ?  
 – Regarde !  
 J’ai regardé dans le camion, et j’ai vu... Oh, là là ! tant de choses, dont ma tête ne voulait plus !

35	Un enterrement	La fille de l’ogresse	Une paire de bottes
	Un renard	Un four à pain	50 Une robe
	Une sorcière	Une cage	Un manteau
	Deux pharmaciens	45 Beaucoup de gros mots	Un grand coffre
	Quatre diables	Une cinquantaine de	Une deuxième sorcière
40	Un bateau	fessées	Une araignée [...]
	Une ogresse	Un bonhomme de neige	

55 Et beaucoup, beaucoup d’autres choses ! Quand j’ai vu ça, moi, j’en aurais pleuré. Je me suis mis à crier :  
 – Qu’est-ce que je vais pouvoir faire de tout ce bric-à-brac ? [...]  
 – J’ai une idée ! Tu écris des livres ?  
 60 – Oui, j’ai dit, j’en écris...  
 – Eh bien, colle tout ça dans un livre !  
 Comme ça, celui qui en voudra, eh bien, il se servira !

Pierre Gripari, *Les contes de la Folie Méricourt*, illustrations de Claude Lapointe  
 © Grasset Jeunesse.



# Comment peux-tu avaler ça ?



Yaël se verse un verre de Coca.

– Pouah ! fait Mamie. Comment peux-tu avaler ça ?

Yaël ne dit rien. Elle boit son Coca.

Yaël mange des bonbons. Des rouges, des verts et des rose... bonbon.

5 – Pouah ! fait Mamie. Comment peux-tu avaler ça ?

Yaël ne dit rien. Elle glisse trois bonbons dans sa bouche.

Yaël achète un hamburger.

– Pouah ! fait Mamie. Comment peux-tu avaler ça ?

Yaël ne dit rien. Elle se lèche les lèvres.

10 Le soir, c'est Mamie qui prépare le repas : de la soupe,  
du foie de veau et des épinards.

« Hou ! là, là ! pense Yaël. Comment je vais avaler ça ? »

Parce que, avec Mamie, pas question de discuter, il faut tout manger.

Mais Yaël a une idée.

15 – Mamie, dit-elle, j'ai mal au ventre.

– Ça ne m'étonne pas, dit Mamie, c'est à cause de toutes les saletés

que tu as avalées ! Tu vois, j'avais raison ! Eh bien, maintenant, tant pis pour toi !

Yaël ne dit rien. Et sourit.



Bernard Friot, *Histoires minute*, illustrations de Jacques Azam, D. R.

## La puce

Un chat se promenait dans la rue. Une puce se promenait sur le poil du chat. Un chien se précipita sur le chat. La puce pensa : « Je suis morte ! Il va manger le chat ! Et moi avec ! Sauve-toi, imbécile ! Grimpe à cet arbre !... Il ne bougera pas, l'idiot ! »

5 Elle voulut sauter, resta empêtrée dans le poil du chat. Le chat arrondit son dos, raidit sa queue, coucha ses oreilles, hérissa ses moustaches, ouvrit la gueule, montra ses dents pointues, souffla, cracha. Le chien s'arrêta brusquement, aboya, gémit, bondit à droite, à gauche, se baissa, se releva, s'en alla.

10 « Hé ! Hé ! pensa la puce, je lui fais peur ! »

Et maintenant, du plus loin qu'elle aperçoit le moindre roquet, elle court vers l'oreille du chat et crie dedans : « Ne crains rien ! Je suis là ! »

15 Le chat, qui ne comprend pas la langue des puces, se gratte un peu l'oreille, regarde le chien de travers. Le chien n'ose pas approcher, et la puce se dit fièrement : « Il m'a vue. »

Léopold Chauveau, *Les deux font la paire* © La Joie de lire, 2003.





## Construire une pirogue

*Robinson, naufragé, vit depuis des années sur son île déserte. Depuis peu, il a un compagnon, Vendredi, un Indien qu'il a sauvé.*

L'Indien eut l'idée de fabriquer pour Robinson et lui une pirogue, semblable à celles de son pays. Il commença à creuser à la hache le tronc d'un pin très droit et de grande envergure. Travail lent et patient qui ne ressemblait pas à la hâte fiévreuse dans laquelle Robinson avait construit *L'Évasion*. D'ailleurs, encore vexé par son échec, Robinson ne se mêlait de rien et se contentait de regarder travailler son compagnon. Vendredi avait commencé à faire du feu sous la partie du tronc qu'il voulait creuser, procédé qui avait l'avantage de hâter considérablement le travail, mais qui risquait, si l'arbre prenait feu, de tout compromettre.

10. Finalement il y renonça et se servit même d'un simple canif pour parachever le travail.

Lorsqu'elle fut terminée, la pirogue était assez légère pour que Vendredi puisse l'élever à bout de bras au-dessus de sa tête, et c'est ainsi, les épaules couvertes comme par un capuchon de bois qu'il descendit

15. vers la plage, entouré par les gambades de Tenn, et suivi de loin par un Robinson de mauvaise humeur. Mais lorsque le petit bateau commença à danser sur les vagues, Robinson fut bien obligé de renoncer à sa jalousie, et, prenant place derrière Vendredi, il saisit une des deux pagaies simples que l'Indien avait taillées dans des branches d'araucaria. Puis ils firent

20. pour la première fois le tour de l'île par mer, accompagnés de loin par Tenn qui galopait en aboyant le long du rivage.

Michel Tournier, *Vendredi ou la vie sauvage*, coll. « Folio junior » © Gallimard.



## Air vif

J'ai regardé devant moi  
Dans la foule je t'ai vue  
Parmi les blés je t'ai vue  
Sous un arbre je t'ai vue

Au bout de tous mes voyages  
Au fond de tous mes tourments  
Au tournant de tous les rires  
Sortant de l'eau et du feu

L'été l'hiver je t'ai vue  
Dans ma maison je t'ai vue  
Entre mes bras je t'ai vue  
Dans mes rêves je t'ai vue

Je ne te quitterai plus.

Paul Eluard, *Derniers poèmes d'amour*,  
coll. « Poésie d'abord » © Seghers.



Pablo Picasso, *Portrait de Nusch Eluard*, 1937.

# Les aventures de Tom Sawyer



Ce roman écrit par Mark Twain (1835-1910) raconte les aventures d'un jeune garçon américain, orphelin, élevé par sa tante dans un village de la vallée du Mississippi, au XIX<sup>e</sup> siècle.

Tante Polly a demandé à Tom de repeindre la clôture du jardin.

Tom apparut sur le trottoir, muni d'un seau de lait de chaux et d'un pinceau à long manche. Lorsqu'il examina la clôture, toute joie le quitta et la mélancolie prit possession de son esprit. Trente mètres de clôture en planches, un mètre et demi de haut. La vie lui apparut comme vide, l'existence n'était plus qu'un fardeau. Avec un soupir, il plongea son pinceau et en barbouilla la planche supérieure ; répéta l'opération ; recommença ; compara la traînée blanche insignifiante au continent immense de clôture non badigeonnée, et s'assit, découragé, sur un des rondins protégeant les jeunes arbres. Jim franchit le portail d'un pas primesautier en chantant *Buffalo Gals*, un seau en fer-blanc à la main. [...] Tom dit :

« Dis donc, Jim, je vais chercher l'eau si tu badigeonnes un peu. »  
Jim secoua la tête et dit :

« Peux pas, Maît' Tom. La vieille Maîtresse, elle m'a dit d'aller chercher cette eau et de pas m'arrêter pour fai' l'imbécile avec personne. Elle a dit qu'elle pense que Maît' Tom va me demander de badigeonner, et alo' elle m'a dit de m'occuper de mes prop' oignons – elle se disait qu'elle, elle surveillerait le badigeon.

– Oh, t'occupe pas de ce qu'elle a dit, Jim. Elle parle toujours comme ça. Passe-moi le seau – je serai parti tout juste une minute. Elle en saura rien.

– Oh, faut pas, Maît' Tom. La vieille Maîtresse, elle m'arrache la tête pou' la mets' ent' mes deux oreilles. Ça c'est sû'.

– Elle ! Elle bat jamais personne – nous tape juste sur la tête avec son dé à coudre – et qui s'en inquiète, j'aimerais le savoir. Elle dit des choses terribles, mais les paroles font jamais mal – en tout cas pas si elle crie pas. Jim, je vais te donner une merveille. Je vais te donner mon agate blanche ! »

Jim commençait à hésiter.

« Mon agate blanche, Jim ! Et c'est un calot monstre.

– Oh là là ! Une vraie merveille, comme elle brille, je vois bien ! Mais Maît' Tom, c'est que Jim, il a très peu' de la vieille Maîtresse...

– Et en plus, si tu veux, je te montrerai mon orteil abîmé. »

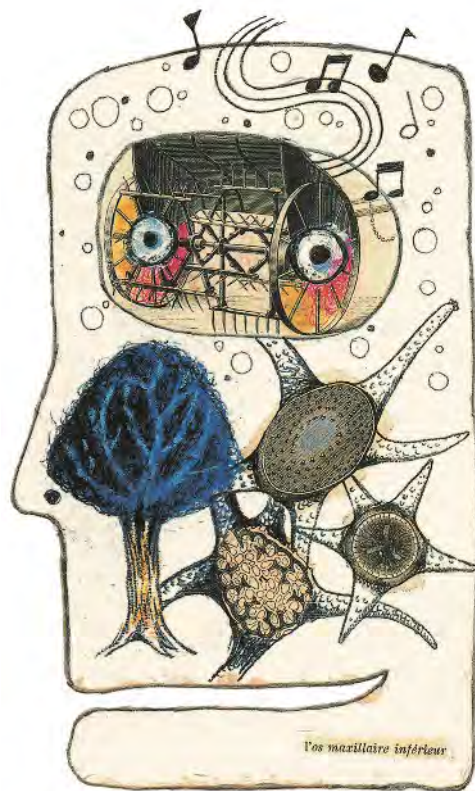
Jim n'était qu'humain – ce spectacle était par trop attirant. Il posa son seau, prit l'agate blanche et se pencha sur l'orteil avec un intérêt captivé tandis que Tom défaisait lentement le bandage. Un instant plus tard, Jim courait dans la rue avec son seau et un derrière en feu, Tom badigeonnait vigoureusement, et tante Polly quittait le champ de bataille, une pantoufle à la main, le regard triomphant.

Mark Twain, *Les aventures de Tom Sawyer*,  
trad. de Bernard Hoepffner © Tristram.

## En toutes circonstances

J'ai mis dans ma tête :  
une boîte à musique,  
un arbre tout seul,  
et trois étoiles de mer  
pour pouvoir rêver  
en toutes circonstances.

Albane Gellé, *En toutes circonstances*,  
illustration de Alain Bahuaud,  
coll. « Le farfadet bleu »  
© Éditions l'Idée bleue, 2001.



## L'affaire se complique

(Agacé, commençant à s'affoler,  
mais décidé à garder son sang-froid.  
Un rien de dignité offensée.)

Qu'est-ce que c'est  
que tout ceci  
qui va d'ici  
jusque là-bas ?

Ho-ho par-ici !  
hou-hou par-là !  
Qui est ici ?  
et qui va là ?



Je dis : hé-là !  
mais c'est pour qui ?  
Et pourquoi qui ?  
et pourquoi quoi ?

Quoi est à qui ?  
À vous ? à lui ?  
Qui vous l'a dit ?  
Ce n'est pas moi  
(ni moi non plus)  
ni moi ni moi.



Jean Tardieu, « Monsieur, Monsieur »,  
dans *Le fleuve caché* © Éditions Gallimard.



## Le Singe et le Bouc

Un Singe cherchait un associé. Le choix s'avérait difficile, car il ne souhaitait pas prendre n'importe quel équipier.

« Je pourrais faire tandem avec un de mes semblables, se dit-il, mais je dois me méfier, parce qu'il n'y a pas plus malin qu'un Singe. »

5. Il renonça donc et décida de s'associer à un Renard qui occupait un terrier non loin de chez lui. Avant de lui faire la moindre proposition, il se mit à l'observer et comprit vite qu'il ne correspondait pas à celui qu'il cherchait.

10. « Le Renard est très sympathique, mais il est beaucoup trop rusé », conclut-il.

Le Singe envisagea aussi de faire équipe avec un Lion.

« Nous formerons un duo invincible, songea-t-il. Mais je n'aurai jamais le dessus sur le roi des animaux et en toute circonstance il se taillera la part du lion. »



15. Son choix se porta alors sur un vieux Bouc qui régnait sur un troupeau de Chèvres.

– Associons-nous, proposa le Singe. Je connais de nombreux champs où nous pourrions cueillir du maïs que nous écoulons sans difficulté à la ville.

20. Le Bouc accepta. Les deux compères partirent sans attendre. Au bout d'un moment, le Singe s'arrêta au bord du chemin.

– Je suis épuisé, dit-il.

– Nous n'avons pourtant pas marché longtemps, constata le Bouc.

25. – Prends-moi sur ton dos, dit le Singe.

– Si tu veux...

Le Bouc porta le Singe jusqu'au champ.

– C'est moi qui cueillerai le maïs, décréta le Singe. Et toi, tu le transporterás.

30. Après avoir rapporté le maïs, les deux associés commencèrent le partage. Ils firent deux parts égales.

– Je prends la moitié me revenant, dit le Singe.

– Et moi, l'autre moitié, répondit le Bouc.

– Pas si vite ! l'interrompit le Singe. Il faut la partager en deux.

35. – Pourquoi ? s'étonna le Bouc.

– Parce que j'ai encore droit à une part pour avoir proposé cette affaire. Et à une autre en dédommagement de mon travail, puisque j'ai ramassé le maïs.

– Il ne va rien me rester, protesta le Bouc.

40. – Désolé.

– Tu exagères, dit le Bouc avec colère.

– Pas du tout ! répliqua le Singe. Je te rappelle que c'est moi qui ai trouvé le champ et qu'en conséquence je mérite encore quelque chose. Mais comme tu as transporté le maïs et que tu es mon ami, je considère que tu ne me dois rien.

45. Le Bouc comprit que le Singe l'avait berné. Il s'éloigna sans mot dire et jura de ne jamais plus s'associer avec personne.

Jean Muzi, Fable de Chine, dans *19 fables de singes*

© Castor Poche-Flammarion.